



# Niquille, peintre et homme «absolument hors normes»

**Claude Luezi** a fait partie des anciens élèves devenus amis d'Armand Niquille. L'écrivain, auteur d'une biographie romancée du peintre actuellement exposé à Charmey, évoque quelques souvenirs de cette personnalité fascinante.

ÉRIC BULLIARD

**CHARMEY.** Pendant une trentaine d'années, Claude Luezi a fréquenté de près Armand Niquille (1912-1996), sujet de son dernier roman. A l'occasion de l'exposition que le Musée de Charmey consacre au peintre fribourgeois (*La Gruyère* du 10 octobre), l'écrivain et médecin propose ce vendredi une visite guidée et une conférence. L'occasion de mieux découvrir un artiste et un homme étonnant.

## Comment avez-vous connu Armand Niquille?

Il occupe une place spéciale dans l'histoire de la famille. Il vivait à la rue Grimoux et mes grands-parents habitaient à trente ou cinquante mètres. Mon papa était de 1915, Niquille de 1912, donc ils ont dû se connaître. Je n'ai malheureusement pas de détails de cette époque. Niquille était déjà un solitaire, caillassé par les gamins de la Basse-Ville.

Petit collégien, je l'ai eu comme prof de dessin, à St-Michel, et j'ai tout de suite été médusé par cette personnalité. Nous l'avons invité et, avec mes parents, il y a eu une connivence immédiate. Papa a acheté un tableau, puis un autre. Devenu un ami de la famille, il a passé plusieurs Noëls ici.

Après le collège, j'ai étudié la médecine, mais je revenais régulièrement à Fribourg. Pendant trente ans, je suis



Claude Luezi a rencontré Armand Niquille comme collégien et a été «tout de suite médusé par cette personnalité». CLAUDE HAYMOZ

allé chez lui deux ou trois fois par année et je restais trois ou quatre heures à échanger sur la vie.

## Comment était-il en tant que prof?

C'était un barnum, un bazar incroyablement! On n'a rien appris techniquement, mais tout appris humainement. Il laissait énormément de liberté, dans une atmosphère baroque. Comme dit Jo Berset, qui fut mon prof de français: après une leçon de Niquille, il fallait un quart d'heure pour calmer les enfants et ramasser les gommes, les craies, les boîtes de peinture... Il avait son grand béret, sa voix nasil-

larde, une gentillesse paternelle. Et il donnait des bonnes notes à la pelle... C'était quelqu'un d'absolument hors normes.

Gamins, on ne l'a pas connu comme philosophe, poète, mystique. Ce côté-là, on l'a découvert plus tard, en montant dans son atelier. Là, c'était un autre registre, presque comme si on allait chez un moine.

## Cette image du moine revient souvent: en quoi lui correspond-elle?

C'était un pseudo-moine, parce qu'il était marié. D'abord, il travaillait surtout la nuit. Tout bon Fribourgeois de

l'époque se souvient qu'il voyait Niquille vers 17 h-18 h: à la fin de sa vie, il habitait près de la gare, et, de son allure de poète, avec son béret, toujours habillé de vert et de brun, il allait très lentement, en saluant les gens, jusqu'à la rue de Romont. Là, il montait au galatas, au-dessus de Chaussures Dénevaud, où il avait son atelier.

Quand on allait chez lui, on sentait ces odeurs de chaussures et, tout au fond, il y avait une porte en sapin avec un écriteau mal fait, «Niquille». On entendait de la musique baroque. On frappait, il disait «mmooooouii!» et arrivait avec cette haute stature, toujours

habillé comme s'il allait partir. Extrêmement frileux: il faisait une tiffie terrible, il y avait trois radiateurs et il était en manteau, avec triple pull...

Il disait «Ah! c'est toi!» et se retournait. Il s'asseyait et continuait à travailler, à racler ses Fribourg, ses Christ, ses natures mortes. Je l'ai regardé travailler des heures et des heures! Il n'aimait pas les conventions, mais il était très doux. Très poli, mais avec sa politesse à lui. Parfois, il se retournait et disait: «Ah! les femmes, qu'est-ce que tu en penses?» ou «ces cons qui ont fauché le tilleul de Morat, c'est pas possible!»

## Quand on dit moine, on pense aussi à son côté mystique, central dans son œuvre...

Il a fait des natures mortes, des allégories avec des personnages de la Bible, mais son thème préféré, c'était le Christ en croix, avec cette lumière qui montre l'espoir, la résurrection. Ne pas être reconnu sur ce thème était un crève-cœur. Même à l'exposition de Charmey, beaucoup de gens disent: «Les Fribourg sont magnifiques, les natures mortes, c'est bien, mais les Christ, j'aime moins.»

## Alors que c'est la part de son œuvre la plus personnelle...

...et celle à laquelle il tenait le plus. C'était un homme profondément chrétien, qui croyait à la vie après la mort, à la résurrection. Nous avons vécu un moment magnifique à sa dernière exposition, organisée au château de Gruyères par Etienne Chatton, fervent admirateur de Niquille. A l'entrée, il y avait une salle avec une cinquantaine d'œuvres sacrées, qui créaient un effet incroyable. On avait l'impression de brûler vers un au-delà.

## Parlez-vous d'art avec lui? Quels étaient les artistes qu'il appréciait?

Il n'aimait pas les surréalistes. Il trouvait que Dali, par exemple, c'était du gadget, de la facilité. Ce n'était pas un intellectuel, mais un sensitif, un terrien. Il se méfiait des grandes théories. C'est un mystique, qui regarde vers le haut, mais avec des racines dans la terre, dans la boue.

Il était médusé par Balthus: ils étaient à peu près contemporains et se sont fréquentés. Et il aimait beaucoup les débuts de la Renaissance. Dans mon livre, je cite Marcel Strub, qui a été directeur du Musée d'art et d'histoire de Fribourg, qui disait: «Il était byzantin, il était flamand.» Le côté flamand, c'est le côté sombre. Byzantin, c'est le baroque, la lumière, Pâques, la résurrection...

## Vous dites aussi qu'il ne participait pas aux vernissages, mais s'intéressait au succès de ses expositions...

Je pense qu'il avait une phobie sociale. On peut même évoquer une espèce d'autisme. Il avait très peu d'amis: des admirateurs venaient à son atelier, souvent des anciens élèves, mais lui-même n'invitait jamais.

Il fréquentait peu le milieu, même s'il a rencontré des artistes de la LUF, la librairie universitaire de Fribourg. Il a effleuré le groupe St-Luc, il a donné de temps en temps une toile à des expositions de peintres fribourgeois, mais ça l'intéressait peu. C'est aussi une des raisons pour laquelle il n'a jamais exposé ailleurs. Il regrettait même quand une toile partait à l'extérieur du canton: il y a l'histoire de ce tableau acheté par un Genevois et il dit: «C'est foutu...» Comme si un enfant le trahissait. ■

Musée de Charmey, visite guidée par Claude Luezi, vendredi 30 octobre, 18 h 30, suivie d'une conférence à l'Hôtel Cailler, 19 h 30. Exposition jusqu'au 29 novembre

## Une vie et ses légendes

Si Claude Luezi publie une biographie romancée d'Armand Niquille, ce n'est pas seulement pour perpétuer sa mémoire: la vie du peintre, entourée de mystère, se révèle à l'évidence digne d'un roman...

**Claude Luezi:** C'est comme pour Van Gogh: il y a l'œuvre, qui reste le plus important, mais aussi la légende du peintre qui n'a jamais vendu une toile, qui s'est coupé l'oreille... Avec Niquille aussi, il y a une histoire particulière. Cet enfant non reconnu, rejeté, qui rencontre son demi-frère et sa demi-nièce: elle a fait des pieds et des mains, de manière désespérée, pour retrouver ses ancêtres, avec en tête quelques mots, *Bach* (le ruisseau), *diess* (qui signifie couler) et des images, un ange, un petit cheval... et tout à coup, tout est là sur un tableau que Niquille a peint depuis vingt ans: c'est le *Da Vinci code*, cette histoire!

## Dans votre livre, Niquille est fils de Raoul de Diesbach, pour qui sa mère a travaillé comme servante au château de Bourguillon: est-ce certain ou est-ce que vous écrivez la légende?

Tout concorde. Tout conduit au château des de Diesbach, à Bourguillon: Fred de Diesbach, son demi-frère, a rencontré Niquille et a fait son portrait. Ils ont peint la même allée d'arbres qui mène au château, une obsession pour Niquille. L'ancien rédacteur en chef de *La Liberté*, Roger de Diesbach, m'a dit: «C'était l'oncle Niquille.» Au vernissage, Nicolas de Diesbach, qui tient la galerie de La Schürra, m'a répété: «Mais oui, on l'appelait l'oncle Niquille...» Benoît de Diesbach, actuel châtelain de Bourguillon, me l'a aussi confirmé.

## Et Niquille lui-même souhaitait être enterré à Bourguillon...

Oui, on a une lettre où il demande officiellement d'être enterré à Bourguillon, sur les terres de son château, dont faisait partie la chapelle. Il a même dessiné l'endroit entre deux tombes, où il voulait reposer. Mais la bourgeoisie de Fribourg, qui possède les droits sur le cimetière de Bourguillon, a refusé. Ça a été un immense crève-cœur pour lui. Il a essayé des arguments vains: «J'ai fait des restaurations dans cette chapelle de Bourguillon et les ors ont bien tenu...»

Le rejet du comte Raoul l'a déçu, il en a beaucoup souffert, mais il est toujours resté grand prince et n'a jamais rien revendiqué. Dans le titre de mon livre, il y a la cicatrice de son père, mais ce n'est pas la seule: il y a la cicatrice de ne pas avoir été reconnu pendant au moins quarante ans, celle de sa foi que personne ne comprend, celle de n'avoir jamais eu d'enfants...

## Le nom de Niquille a été récemment associé à une histoire de faux, réalisés par son élève et ami Jacques Biolley: comment avez-vous réagi à cette affaire?

Je ne connais cette histoire que par la presse. Je n'ai pas grand-chose à en dire si ce n'est que j'en ai souffert. Mais il faut répéter que Jacques Biolley a été remarquable envers Niquille, avec un amour filial: il a fait des livres à son propos, il a organisé de nombreuses expositions. Il faut lui pardonner et rappeler qu'il reste extrêmement important pour l'aura actuelle de Niquille. ■

Claude Luezi, *Armand Niquille, artiste-peintre au cœur des cicatrices*, L'Hébe, 256 pages



FONDATION N. NIQUILLE